Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2003)
Heft: 14

Artikel: Richard Brooks : l'"honnête homme" du cinéma hollywoodien
Autor: Creutz, Norbert
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-931070

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

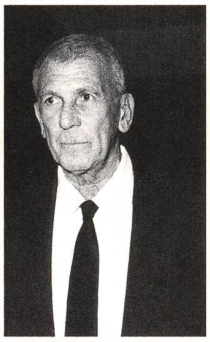
Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Richard Brooks
L'« honnête homme » du cinéma hollywoodien

Le CAC-Voltaire de Genève rend hommage à Richard Brooks (1912-1992) à l'occasion de sa grande réédition du mois, « Elmer Gantry, le charlatan ». Chef-d'œuvre incontestable, cette splendide réflexion sur la foi et le spectacle devrait inviter à reconsidérer son auteur, un de ces Américains à la fois macho et intello qui ont fait la grandeur du cinéma hollywoodien. Par Norbert Creutz



L'amour du cinéma américain passe par Richard Brooks. Tôt ou tard, que l'on éprouve une passion pour Nicholas Ray ou John Huston, pour Elia Kazan ou Samuel Fuller, il faut bien revisiter Richard Brooks. Il était lui aussi de cette génération qui, après avoir débuté sous le règne des studios, dut faire face à une indépendance aussi problématique que désirée. De cette génération qu'une certaine « théorie des auteurs » lancée en France a porté au pinacle tout en y opérant un tri sans pitié. Admiré par intermittence, ni pur génie ni tâcheron, Brooks en est resté le grand mal-aimé. Pour preuve, un seul ouvrage existe sur lui : un superbe album signé Patrick Brion – certes pas le plus incisif des critiques.

De Jacques Lourcelles à Serge Daney, tous les connaisseurs s'accordent pourtant à lui reconnaître au moins un chef-d'œuvre : « Elmer Gantry, le charlatan » (« Elmer Gantry »), sorti en 1960, au tournant de sa carrière. C'est le film aujourd'hui réédité et il était temps, le dédain poli dans lequel est tenu Brooks menaçant d'occulter jusqu'à cette merveille. Pour le reste, sa période MGM autrefois vantée pour ses sujets courageux tombe peu à peu dans l'oubli (sauf des accros de TCM) tandis que la période indépendante ultérieure est communément jugée décevante (voir *50 ans de cinéma américain* de Tavernier et Coursodon), parce qu'elle alterne excès et manque d'ambition.

Du journalisme au cinéma

Tout cela fait de Brooks le type même du cinéaste à redécouvrir, tant il est vrai qu'on a fini par grossièrement le sous-estimer. Fruit d'une conjonction heureuse (un grand roman, un génie de la lumière à la photo, une actrice dont il est amoureux), « Elmer Gantry » ne saurait en effet être celui d'un pur hasard, et la plupart des qualités qu'on y découvre (thèmes saisis à bras-le-corps, complexité humaine, mise en scène expressive, interprétation superlative) se retrouvent aussi dans le reste de l'œuvre. Ce sont finalement vingt-quatre films, écrits et réalisés entre 1950 et 1985, qui peuvent en témoigner.

Né à Philadelphie en 1912, fils d'un syndicaliste, Brooks est devenu adulte durant la Grande Dépression. Il débute sa vie professionnelle comme journaliste sportif à Atlantic City et New York avant de passer à la fiction radiophonique en Californie. Bientôt invité à retoucher des scénarios, il est déçu par ce premier contact avec Hollywood. Son mariage avec une actrice, Jean Kelly-Brooks, n'a guère laissé plus de traces. Enrôlé dans les marines, il fait ensuite toute la guerre du Pacifique, participant au tournage de la fameuse série documentaire « Why We Fight » supervisée par Frank Capra. Il y écrit aussi le premier de trois romans sur le thème de l'intolérance à l'armée, *The Brick Foxhole*, qui sera porté à l'écran en 1947 par Edward Dmytryk sous le titre de « Feux croisés » (« Crossfire »).

Le prisonnier de la MGM

De retour à Hollywood, Brooks devient scénariste auprès de producteurs éclairés tels que Mark Hellinger (« The Killers », « Brute Force », « The Naked City »), Jerry Wald (« To the Victor », « Key Largo », « Storm Warning ») et enfin Arthur Freed (« Any Number Can Play ») à la MGM. C'est ce dernier qui, d'accord avec Cary Grant, lui permet enfin de passer à la mise en scène en 1950 avec « Cas de conscience » (« Crisis ») : un drame qui voit un médecin en vacances appelé à opérer un dictateur sud-américain, qui annonce déjà tout Brooks et son conflit entre politique et morale individuelle. Mais ce sont « Bas les masques » (« Deadline USA »), avec Humphrey Bogart, un journaliste qui se bat pour une liberté de la presse menacée, puis « Graine de violence » (« Blackboard Jungle »), avec Glenn Ford, un professeur en butte à la violence de jeunes délinquants, qui imposent enfin son nom.

Ces films en prise avec l'actualité ont forcément vieilli, mais ont gardé un sacré punch. Ils valent à Brooks une étiquette de « libéral » (c'est-à-dire de progressiste modéré) un peu trop schématique et démonstratif, au contraire de son ami Fuller. À cette époque, le cinéaste élargit pourtant déjà sa palette. En deux ans, il peut signer un film aussi modeste que « Le repas de noces » (« The Catered Affair »), tranche de vie des petites gens façon « Marty », un western aussi ambitieux que « La dernière chasse » (« The Last Hunt »), sur le massacre des bisons, et un drame de la décolonisation en Afrique aussi isolé dans la production hollywoodienne que « Le carnaval des dieux » (« Something of Value »). Il s'essaie également à des adaptations littéraires, réussissant mieux avec Fitzgerald (« La dernière fois que j'ai vu Paris », d'après la nouvelle *Babylon Revisited*) qu'avec Dostoïevski (« Les frères Karamazov »). Quant à ses deux films d'après Tennessee Williams avec Paul Newman, « La chatte sur un toit brûlant » (« Cat on a Hot Tin

LE TYPE MÊME DU CINÉASTE À REDÉCOUVRIR, TANT IL EST VRAI QU'ON A FINI PAR GROSSIÈREMENT LE SOUS-ESTIMER

« Elmer Gantry » de Richard Brooks

Roof ») et « Doux oiseau de jeunesse » (« Sweet Bird of Youth »), leurs limites résident dans un manque d'affinités patent avec l'univers décadent de cet auteur.

L'indépendance au sommet

Enfin libéré de l'autocensure frustrante de la MGM et galvanisé par l'expérience heureuse d'« Elmer Gantry », Brooks passe un accord avec la Columbia et devient son propre producteur à partir de « Lord Jim », d'après Joseph Conrad (1964). Un film inégal, desservi par ses nuits américaines[1] ratées, mais néanmoins passionnant et qui fait évoluer l'image de son auteur vers celle d'un baroudeur philosophe. Western, film d'aventures et allégorie politique se mêlent ensuite dans « Les professionnels » qui, avec son casting de rêve (Lancaster, Marvin, Ryan, Palance et Cardinale), devient son plus gros succès tandis que le terrifiant « De sang-froid » (« In Cold Blood »), d'après le fameux livre-enquête de Truman Capote sur un crime atroce sanctionné par la peine de mort, remporte surtout un succès d'estime. Mais le plus beau film de cette période pourrait bien être le méconnu « The Happy Ending », chronique subtile de la décomposition d'un couple centré sur l'épouse insatisfaite (Jean Simmons, Madame Brooks à la ville de 1960 à 1977).

Maltraitée par la critique, la fin de carrière de Brooks révèle un cinéaste plus « auteur » que jamais, qui oscille entre la désillusion, l'ironie cinglante et un fond d'idéalisme intact. Sans doute le superbe western nostalgique « La chevauchée sauvage » (« Bite the Bullet ») vaut-il mieux que « Dollars », film de hold-up brillant, gentiment cynique mais assez superficiel, et que l'ambigu « À la recherche de Mister Goodbar », jugé réactionnaire par certains pour avoir osé établir un lien entre puritanisme et libération sexuelle. Mais l'échec de « Wrong Is Right » (1982, avec Sean Connery), satire globale qui brasse rapports internationaux et dérive des médias, paraît particulièrement immérité. Avec « Fever Pitch », film sur la passion du jeu resté inédit en Europe et dans lequel il semble avoir tenté de revenir à son ancienne manière, Brooks ratait sa sortie, disparaissant quelques années plus tard à la veille de ses 80 ans. À part Huston, tous ses contemporains avaient déjà rendu les armes. ***f***

1. Technique qui permet de tourner une scène de nuit en plein jour, grâce à des filtres spéciaux placés devant l'objectif. La nuit américaine est relativement claire, avec des ombres nettes.

Rétrospective Richard Brooks, avec « Elmer Gantry » en copie neuve. CAC-Voltaire, Genève. Dès le 1er février. Renseignements : 022 320 78 78